

juin 91

SIHFLES

numéro
10

interview

Jean-Claude CHEVALIER, c'est d'abord une grande thèse, une des rares thèses françaises récentes qui aient renouvelé une partie de notre domaine : Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750), Genève, 1968. C'est un des vice-présidents fondateurs de la S.I.H.F.L.E.S., c'est un professeur de Paris VIII et Paris VII avec de très nombreuses activités associatives, militantes, de recherche...

André Reboullet : D'entrée, je pars de Ferdinand Brunot dont vous êtes aujourd'hui l'un des meilleurs connaisseurs (voir Document, n° 3). J'ai toujours du mal à imaginer comment Brunot a pu mener à bien son oeuvre à une époque où l'Université française ne disposait d'aucune des ressources de la technologie moderne : télématique, ordinateur, etc. Et pourtant Brunot est partout : il conduit ses propres recherches avec ses collaborateurs et ses étudiants ; il dirige ou oriente les travaux d'universitaires étrangers : Riemens aux Pays-Bas, Lucy E. Farrer (sur Hollyband) en Grande-Bretagne, etc. ; il participe à l'enseignement du français aux étrangers (Alliance Française, Ecole des Professeurs de français à l'Etranger). Comment organisait-il son travail et son temps ? L'Université lui offrait-elle certaines ressources qu'elle aurait perdues aujourd'hui ?

Jean-Claude Chevalier : Certes, comme tous les maîtres, F. Brunot a utilisé les recherches de ses élèves, de ses amis, de ses correspondants ; à Riemens et Farrer dont vous parlez, ajouter Sneyders de Vogel ou Fuchs qui lui a ouvert ses dossiers sur les troupes de théâtre véhiculant en Europe des spectacles français, et aussi son voisin Simonin qui l'a convaincu de l'importance des voies de communication pour la diffusion du français ou Sagnac qu'il consulte constamment ; bien d'autres qui apparaissent dans la correspondance. Ajoutez qu'on lui confiait plus facilement qu'à quiconque des dossiers précieux comme celui du concours de l'Académie de Berlin ou les archives de Rouen concernant les enquêtes sur les patois des Coquebert de Montbret. On reconnaîtra, en outre, que les tâches quotidiennes, administratives et pédagogiques étaient moins lourdes qu'aujourd'hui pour un professeur de Sorbonne, mais enfin le doyen Brunot s'est battu sur tous les fronts ; il avait des centaines

d'étudiants et ... quatre enfants dont certains lui ont donné beaucoup de soucis.

Ma réponse sera simple : Brunot avait une faculté de travail prodigieuse, qui étonne d'autant plus quand on apprend de son fils André qu'il ne travaillait jamais après dîner et qu'il occupait ses dimanches à sculpter des meubles d'art. Prodigieuse et concentrée. Une passion militante le fait s'acharner sur certains problèmes-clés, sur des dépouillements précis. Ses bibliographies sont très strictement celles des domaines traités ; il ne traîne guère dans le voisinage, il ne s'égaré pas dans des chemins de traverse. On lui reproche de ne pas trop se préoccuper de méthodologie linguistique, psychologique ; il n'en a cure ; il avance. Ses successeurs à la Sorbonne, Wagner et Gougenheim, laisseront des centaines de comptes rendus ; lui à peu près aucun. Et, last but not least, il avait une collaboratrice exceptionnelle : sa femme.

André Reboullet : Après Brunot, aucun de ses successeurs n'a assumé la totalité de son héritage et, particulièrement, l'histoire du français aux étrangers. C'est le cas de Ch. Bruneau. L'apport de Gougenheim a été décisif pour le CREDIF, important pour l'Alliance Française mais il ne se situe pas, ou rarement, sur le plan de l'histoire. Il en va de même pour R.L. Wagner qui pourtant s'intéressait à l'enseignement du français aux étrangers. Il est significatif que, dans ce qui devait être la suite de Brunot, l'Histoire de la langue française (1800-1914), dirigée par Gérard Antoine, tous les collaborateurs soient des universitaires français, sauf un, Albert Salon, précisément l'auteur du chapitre sur "la diffusion du français hors des pays francophones". Comment expliquer ce désintérêt des universitaires français, parisiens ou provinciaux pour cette diffusion et cet enseignement "au dehors" ?

Jean-Claude Chevalier : Il serait trop simple de dire que sa personnalité écrasante décourageait les rivaux et émules. Ma réponse s'attachera à deux points de cette histoire sociale chère à H. Christ. Tout d'abord, le projet de Brunot est engagé au pic de la passion pour l'histoire qui a saisi toute la Sorbonne sous l'autorité de Lavis. Sa chaire, créée en 1900, est le lieu fondateur de cette discipline à prétention scientifique : l'histoire de la langue française. A la retraite de Brunot, en 1936, le domaine est dévoré par des disciplines voisines : une étude de la littérature tentée par l'esthétisme, une linguistique engagée dans l'aventure du structuralisme depuis le Congrès de La Haye (1928), l'histoire des mentalités animée par les historiens des Annales (1929). Or les chercheurs sont très peu nombreux ; c'est une tradition de l'Université française, qui a été aggravée par les morts dues à la Grande guerre : tout déplacement dans les centres d'intérêts correspond à la disparition de larges domaines de la science ; et, plus simplement, toute dévolution de chaire polarise certaines recherches au détriment des autres. Ajoutez qu'une importante partie des activités d'un professeur est mobilisée par la préparation de ses étudiants aux concours de recrutement des lycées, concours qui sont essentiellement académiques, ce qui bloque ou interdit de multiples recherches.

Le successeur de Brunot, Charle Bruneau est dialectologue et

parmi les meilleurs, spécialiste des patois ardennais. Pour les besoins de l'enseignement, il devra consacrer son temps à l'histoire de la langue et à la stylistique qu'il développera en amateur, la stylistique surtout.

En ce qui concerne le dernier tome de l'HLF, je ne peux pas répondre à la place d'Antoine. Je noterai simplement que la méconnaissance des travaux de l'étranger est aussi une tradition française qui s'est beaucoup aggravée après la Grande guerre ; et j'ajouterai qu'Antoine, peu d'années après son arrivée à la Sorbonne, a entamé une brillante carrière politique : il a dès lors suivi d'assez loin le développement scientifique qui était vers 1960, en pleine explosion. L'expérience d'Antoine confirme celle de Bruneau : dans des Facultés françaises, réduites à quelques personnalités, l'évolution du savoir est bornée par le jeu des contingences. Wagner, Gougenheim, Antoine ont suivi chacun leur pente ; comme le rappelait souvent Wagner, la tradition de Brunot est restée en bonne partie en déshérence.

André Reboullet : Question rectificative : votre thèse, la plus importante contribution universitaire française à "notre" histoire, vous a été proposée par R.L. Wagner. Peut-être est-ce l'occasion de mieux connaître la position d'un grand universitaire français sur notre domaine ?

Jean-Claude Chevalier : R.L. Wagner a toujours poussé ceux qui travaillaient avec lui sur des problèmes de grammaire à analyser l'histoire des théories ; qu'on regarde les thèses d'Antoine ou de Stefanini. Cette direction de travail faisait partie chez lui d'un goût déterminé pour la réflexion philosophique sur la méthode, d'un goût prononcé pour la théorisation, provocateur même, en un temps où les philologues français pratiquaient le culte du fait et, jusqu'à l'absurde, rejetaient tout ce qui était système. Son itinéraire est jalonné par la découverte de Guillaume, de Togeby, de Z. Harris. Disons qu'il a été attentif au grand mouvement théoriste qui se développait après 1945 et qu'en l'inscrivant dans l'histoire il lui a donné une couleur française. Stefanini suivra exactement cette ligne. Pour ma part, fasciné par le développement de l'ethnologie, des sciences de la communication, j'ai encore accentué le mouvement en consacrant ma thèse entière à l'histoire des théories. J'ai connu très tôt Foucault, à Lille, dans les années 50 ; je suivais ses recherches et aussi les travaux de J.P. Aron sur Lamarck, je lisais Bachelard et Koyré. Ma thèse doit beaucoup au livre de Foucault, Les Mots et les Choses (1966) dont je lisais les chapitres tout en rédigeant mon travail.

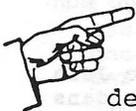
André Reboullet : Au cours d'une conversation que j'eus avec Jean Bauberot, l'historien du protestantisme français, et dans laquelle je lui faisais remarquer l'absence de travaux français récents sur les huguenots maîtres de français (du XVIIe au XVIIIe siècle), il me répondit que de tels travaux ne pouvaient être conduits aujourd'hui que sur le terrain (c'est-à-dire hors de France) et par des nationaux. Trop de difficultés, matérielles ou autres, s'opposent à "l'exportation" de chercheurs français.

Cette remarque vous semble-t-elle valable ? Peut-elle être généralisée ? A la limite est-ce une fin de non-recevoir pour des travaux universitaires français sur l'histoire de l'enseignement de notre langue à l'étranger ?

Jean-Claude Chevalier : Ma réponse est toute prête : manque de chercheurs, de bourses, de crédits, de locaux, mobilisation des enseignants par les cours dispensés aux futurs professeurs des lycées et collèges, pesanteurs et inerties dans des Universités vouées au bricolage. Pour ma part, je n'ai jamais disposé de la moindre bourse, en France ou à l'étranger, de la moindre année sabbatique. De façon générale, l'institution universitaire ne pousse pas à la recherche et depuis très longtemps. Dans son Rapport à l'Empereur sur l'Enseignement supérieur de 1868, Victor Duruy dénonçait des tares toujours présentes : les meilleurs élèves retenus dans les Classes supérieures des lycées peu ouvertes - c'est un euphémisme ! - à la recherche, les enseignants du Supérieur rares et donc les vocations, les bourses encore plus rares, la compétition scientifique molle. Certains vices semblent indéracinables, comme cette absurde frontière entre les classes supérieures des lycées et les Universités, incompréhensible pour un étranger ; et qui nuit tant à la recherche. Ou cette non moins absurde centralisation des carrières qui rend toujours aléatoire le parcours d'un jeune chercheur opérant dans un territoire des frontières, comme l'est, par exemple, l'histoire de la linguistique qui est à cheval sur la linguistique, la philosophie et l'histoire.

La situation s'est pourtant améliorée : des postes d'enseignants plus nombreux, des semestres sabbatiques, des bourses, un fonctionnement de plus en plus efficace du CNRS ; et, dans plusieurs Universités, une organisation beaucoup plus fonctionnelle de la recherche centrée sur des thèmes porteurs, qui rend plus faciles les relations avec l'étranger, doublées par les possibilités des programmes. Erasmus ou Lingua. L'équipe mixte CNRS-Université Paris VII "Histoire des Théories linguistiques" que je dirige avec Sylvain Auroux a des liens réguliers, institutionnalisés dans plusieurs cas, avec des universités allemandes, italiennes, espagnoles, anglaises ; les chercheurs sont échangés, des colloques communs organisés. Une enquête sur les maîtres de français huguenots peut parfaitement être organisée dans un tel cadre et nous allons y penser. Mais elle suppose un long travail préalable.

COLLOQUE DE GENEVE



La troisième circulaire qui contient la liste des contributions est disponible. 60 intervenants et 150 participants sont déjà prévus.

Inscriptions jusqu'au 15 juillet. Pour tous renseignements,
E.L.C.F., Colloque du Centenaire, Université de Genève.

Père Joseph Nuñez de Prado

(1666-1743)

A la différence des collègues illustres qui l'ont précédé sur ces mêmes pages, le Père Joseph Nuñez de Prado est un homme sans histoire. C'est là peut-être que réside son intérêt. Un homme effacé, ignoré, dont la longue vie n'a pas mérité de biographie, et n'a laissé d'autre trace que quelques lignes sur le Catalogue Général des Archives de la Compagnie de Jésus. Ce vieux Castillan serait resté dans l'oubli si ce n'était cette Grammatica (sic) de la Lengua Francesa dont les éditions successives ont parcouru un siècle dominé par les auteurs français de manuels destinés aux espagnols.

Né à Oropesa de Tolède en 1666, il a dû faire ses Humanités au Collège Impérial des PP. Jésuites. On le retrouve ensuite à l'Université d'Alcala, où pendant sept ans il étudie la Philosophie et la Théologie, alors qu'il est au Noviciat de la Compagnie de Jésus.

On sait qu'il a enseigné la Grammatica aux étudiants d'Humanités du Collège Impérial, régenté à la cour par les Pères. Puis, un séjour de sept ans à la cour de Paris lui a permis d'acquérir une maîtrise de la langue française, qui faisait l'admiration de ses contemporains. Mais rien ne nous est dit de ce qu'il y a fait.

Et voilà que la nouvelle dynastie des Bourbons décide en 1725 la création, sous le patronage royal, d'un établissement d'enseignement supérieur le "Real Seminario de Nobles" dont la direction est confiée aux Jésuites de l'ancien Collège Impérial.

C'est là que nous retrouvons le Père Nuñez de Prado et sa Grammatica composée à l'intention des enfants de la noblesse. Pendant des années, il y enseigne cette langue. Et ce n'est pas son moindre mérite que d'avoir osé introduire les français dans le Plan d'Etudes d'un établissement qui, aux yeux de ses contemporains, est une université déguisée. Le français côtoie les matières nobles de l'enseignement traditionnel, la Philosophie, le Latin, le Grec, mais aussi les vedettes du nouveau savoir, la physique expérimentale et les Sciences Naturelles.

Du nouveau encore dans les objectifs fixés à l'étude du français. Il s'agit de préparer les futures élites à leur rôle d'hommes d'Etat, d'Ambassadeurs, par la connaissance des langues étrangères, l'allemand, l'italien et surtout le français dont la singularité est d'être, comme le latin, parlé par toutes les nations cultivées. Une telle affirmation ne pouvait être tolérée par le corps professoral des universités traditionnelles : Sa Majesté va-t-elle tolérer la création d'une Chaire de langue étrangère ?

Mais venons-en à sa Grammatica : la première édition est de 1728 et la dernière de 1798, alors qu'il y a plus de cinquante ans que son auteur est mort et une trentaine d'années que la Com-

pagnie a été chassée d'Espagne. Entre les deux, les éditions se succèdent témoignant du succès d'un ouvrage qui inspire encore les manuels de Don Antonio Galmace à la fin du siècle. L'ouvrage reste une grammaire assez traditionnelle, loin de la conception novatrice du manuel instaurée par Chantreau, mais, en revanche, il le devance de cinquante ans dans sa démarche comparatiste. Son auteur a conscience de la nouveauté de cette démarche bien que, modeste, il reconnaisse avoir beaucoup appris de ses prédécesseurs.

Modeste, compétent, novateur, tel est cet homme d'Eglise que le prestige de ses fonctions au "Real Seminario" et l'accueil élogieux dispensé à son ouvrage n'ont pas écarté de ses tâches pastorales ni de son humble silence.

Carmen ROIG
Universidad de Cantabria

* F.I.P.F. et S.I.H.F.L.E.S. Toujours soucieux d'établir des liens fructueux entre les deux associations, Jean Souillat, Secrétaire général de la FIPF a présenté notre Société devant les membres de l'Association nationale (brésilienne) de post-graduation et recherches en lettres et linguistique (ANPOLL). Notre collègue Marlise Ludwig se propose de faire des recherches sur l'histoire de l'enseignement du français au Brésil.

● **PLURILINGUISME ET HISTOIRE.** Vers le plurilinguisme est le titre du dernier numéro spécial du Français dans le Monde (février-mars 1991). Parmi les 14 contributions, 2 ont une dimension historique : L'Ecole et le plurilinguisme en France ; 1789-1870 (Gérard Bode) Le Plurilinguisme des élites en Europe de l'Ancien Régime au début du XXe siècle (Willem Fryhoff). On ne sera pas surpris de constater que ces deux auteurs et l'un des coordinateurs de ce numéro (D. Coste) sont des membres actifs de la S.I.H.F.L.E.S.

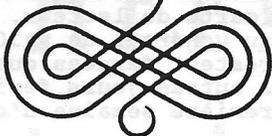
* **LES GRAMMAIRES DE GOUDAR**

Goudar se prénomait-il Ludovico (Louis) ou Ange ? On en peut discuter. Ce qui est certain est que sa grammaire, avec des variantes et aménagements divers a connu une carrière spectaculaire : 1ère édition, 1744, Milan ; dernière édition connue, 1928, Paris, soit 181 ans... et trois siècles ! Jacqueline Lillo a consacré une étude, 110 pages, a ce bel exemple de longévité éditoriale.

QUADERNO 30, Università di Palermo, Istituto di lingue e letteratura straniera.

● **LE COLLOQUE SUR COMENIUS**, organisé par la Faculté des Sciences de l'Education de l'Université de Montréal se tiendra à Montréal les 11, 12 et 13 juin 1992.

NATIONAL LIBRARY of SCOTLAND



7
ITINERAIRE

La "National Library of Scotland" est située en plein coeur de la capitale écossaise, Edinburgh, sur George IV Bridge, à quelques pas du Royal Mile, la rue qui mène du château fort au palais de Holyrood. Elle fait face à une autre bibliothèque de taille, à savoir la Central Library (principale bibliothèque municipale) ; la Bibliothèque Universitaire est à quelques centaines de mètres. La National Library est la descendante directe de l'Advocates Library (bibliothèque des avocats) fondée à la fin du XVII^e siècle et qui, en 1710, fut désignée comme "copyright library". Elle acquit ainsi le droit (confirmé par un Acte de 1911), que détiennent également la British Library, la Bodleian d'Oxford, la Cambridge University Library, la bibliothèque nationale du Pays de Galles et la bibliothèque de Trinity College, Dublin (par accord réciproque), du dépôt légal pour tout volume paru au Royaume Uni ou en Irlande. Au cours du XVIII^e siècle, des keepers (gardiens/conservateurs) tels que David Hume ajoutèrent de nombreux tomes étrangers - et surtout français - aux collections britanniques de l'Advocates Library, qui devint ainsi une bibliothèque nationale bien longtemps avant d'en porter le titre. Il fallut attendre la munificence, en 1925, d'un certain Sir Alexander Grant of Forres pour voir le gouvernement accepter le don à la nation de l'Advocates Library ; le bâtiment actuel ne fut ouvert officiellement qu'en 1956, la deuxième guerre mondiale en ayant interrompu la construction.

Les diverses collections - acquises non seulement par dépôt et par achat mais aussi sous forme de dons et de legs - ont maintenant atteint une taille telle que la bibliothèque s'est trouvée dans l'obligation d'entreposer certains livres ailleurs, ce qui pose quelquefois des problèmes aux lecteurs pressés à l'intention desquels il faut rechercher les volumes demandés. Une annexe (à l'architecture intéressante et, aux yeux de certains, hideuse) a ouvert ses portes en 1989 à un kilomètre du bâtiment principal. Elle contient les collections d'ouvrages scientifiques et de cartographie. D'ailleurs, la bibliothèque ne se borne pas à l'acquisition de livres : en dehors des manuscrits (médiévaux ou autres) et des cartes, elle détient d'importantes collections de partitions musicales, de journaux, de revues et d'"ephemera" (objets divers : posters, affiches, etc.) ; elle possède également les archives de la CE (en microfiches) ainsi que celles de l'Inde "impériale" d'avant l'indépendance. Il va de soi qu'elle accorde une grande priorité à sa collection d'ouvrages en langue gaélique. Dans le domaine bibliographique, elle s'occupe de publier une Bibliography of Scotland ainsi qu'une liste de thèses étrangères se rapportant à l'Ecosse (Current Foreign Theses on Scottish Subjects). Une salle d'exposition permet à la bibliothèque d'offrir au grand public des expositions sur des sujets divers : la plus récente, intitulée "Lairds, Libraries and Lullabies", s'efforce de donner des exemples de ce que de riches maisons écossaises du passé pouvaient contenir non seulement com-

me livres mais aussi comme portraits, jouets, équipements sportifs, etc.

La bibliothèque propose ses services à des lecteurs de tous genres : les salles de lecture sont d'habitude pleines, surtout pendant l'année universitaire puisque les étudiants en 3e année et au-delà peuvent demander une carte de lecteur. Ces salles de lecture sont ouvertes du lundi au vendredi de 9h30 à 20h30 ainsi que le samedi matin ; elles ne restent fermées que pendant six jours fériés dans l'année (certains autres jours fériés elles ferment à 17 heures), et pendant la première semaine d'octobre (pour cause d'inventaire).

Les livres en langue étrangère sont nombreux et ceux en français prédominent. Il y a d'importantes collections en allemand, en italien, en espagnol et en portugais et dans les langues scandinaves ; les livres d'autres pays anglophones sont également bien représentés.

Le livre le plus ancien est un exemplaire de la Bible de Gutenberg imprimée à Mayence en 1455. Les premiers ouvrages imprimés en Ecosse et parus chez Chepman & Myllar datent de 1508. Pour ce qui est des manuels, dictionnaires et autres ouvrages pour l'apprentissage du français, on peut évoquer bon nombre des ouvrages que nous avons cités dans notre article dans Documents de la SIHFLES n° 6 (actes du colloque d'Aix-la-Chapelle), par exemple :

- SCOTT William, A short and Easy French Grammar : ... For the use of the students in the University of Edinburg, Edinburgh, 1718.
- KER(R.) William, Un Recueil Tiré des Auteurs François, Tant en Prose qu'en Vers, Pour l'utilité de la Jeunesse Qui desire de s'avancer dans la Langue Françoise, Edinbourg, 1727.
- A New Methodical French and English Grammar ; Being a Compend of that excellent Grammar wrote by Pere Buffier, ..., Edinburgh, 1734.
- Nouveau Recueil, Très Utile pour bien entendre la Fable, le Sublime, l'Histoire & la Poesie, &c., Edinbourg, 1737. (Un autre ouvrage de Ker : The most Complete, Compendious and Easy French Grammar, for Ladies and Gentlemen, Edinburgh, 1729, paraît dans le catalogue de la National Library mais se trouve actuellement dans les collections de Monteviot House).
- FREEBAIRN James, A new French grammar, wherein the defects of former grammars are supplied, and their errors corrected ; for the use of the young nobility and gentry of Scotland, Edinburgh, 1734.
- COOMANS J., A true and compendious French and English grammar teaching to read, write, and speak the French in less than three months..., Edinburgh, 1764.
- ROSS William, The French Scholar's guide : or, A New and Compendious Grammar of the French Tongue, Glasgow, 1772.

On trouve également de nombreux ouvrages d'Alexander Scot ainsi que des éditions par Scot des Exercices et des Fables choisies de Louis Chambaud.

Richard Wakely
avec l'aide de Dr Kenneth Gibson, Publications Officer.